

(Re)découvrir Falardeau

Un très mauvais ami, Pierre Falardeau, Lettres traduites et présentées par Jean-François Nadeau, Montréal : Lux Éditeur, 2011, 272 pages

Jean-Philippe Desrochers

Number 277, March–April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrochers, J.-P. (2012). Review of [(Re)découvrir Falardeau / *Un très mauvais ami*, Pierre Falardeau, Lettres traduites et présentées par Jean-François Nadeau, Montréal : Lux Éditeur, 2011, 272 pages]. *Séquences*, (277), 20–20.



Un très mauvais ami
Pierre Falardeau
Lettres traduites et présentées
par Jean-François Nadeau
Montréal : Lux Éditeur, 2011
272 pages



15 février 1839



Léon Spierenburg

UN TRÈS MAUVAIS AMI (RE)DÉCOUVRIR FALARDEAU

Paru chez Lux Éditeur, *Un très mauvais ami* réunit les lettres du cinéaste Pierre Falardeau à son ami Léon Spierenburg, un peintre hollandais. La correspondance, d'abord écrite en anglais et traduite par Jean-François Nadeau (directeur des pages culturelles du *Devoir* et auteur d'une biographie consacrée à Pierre Bourgault), s'échelonne de 1972 à 2009, année de la mort de Falardeau. Place à la parole d'un homme dont la franchise, l'honnêteté et l'engagement nous manquent cruellement.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

À l'instar de celles de nombreux artistes, l'œuvre et la vie de Falardeau sont indissociables de sa pensée politique. Précisons toutefois que Falardeau était d'abord et avant tout un être épris de liberté (la sienne et celle des peuples). La « petite » politique ne l'intéressait pas : « Mon seul intérêt est d'avoir un pays pour mon peuple. [...] C'est vraiment tout ce qui m'intéresse, la liberté et l'indépendance. » (p. 237) Dans ses missives, Falardeau épargne peu de gens : il déverse son fiel sur les bureaucrates (ce qui donne lieu à de savoureuses anecdotes), les avocats, les juges, les policiers, les vedettes artistiques, les critiques de cinéma, les touristes, etc. Toutefois, la profonde et honnête affection pour les petites gens, les ouvriers et les travailleurs qu'éprouve le cinéaste relativise sa misanthropie assumée. C'est d'ailleurs dans le but de dialoguer avec les jeunes voyous et les gens de la rue, comme il le répète dans ses écrits, qu'il réalisait des films.

Dans *Un très mauvais ami*, on reconnaît très souvent, et avec grand plaisir, la verve légendaire et le style coloré du polémiste. En ce sens, la traduction de Jean-François Nadeau, qui était un proche de Falardeau, est très réussie. Au fil de la lecture, certains découvriront un Falardeau plus sensible et fragile, passionné de Rembrandt et de Bach, qui philosophe ainsi à propos de l'existence : « la paix reviendra dans mon esprit à force de regarder les nuages et le ciel, à juste laisser l'air toucher ma peau. Je serai comme une fleur, heureux lorsqu'il fait soleil, aussi heureux quand il pleut. » (p. 180) Quiconque s'intéressait vraiment à Pierre Falardeau savait toutefois que cette sensibilité faisait partie intégrante de l'homme. Elle était perceptible dès qu'il prenait la parole ou la plume.

Les cinéphiles à l'affût de réflexions du cinéaste sur le cinéma et sur son métier devront concentrer leurs recherches ailleurs. Dans ses lettres à son ami, le polémiste n'aborde pas tant le cinéma, ce qui pourrait s'expliquer entre autres par le fait que Spierenburg pratique un autre art que lui et que leurs échanges sont d'abord de nature amicale. Falardeau fait évidemment allusion aux nombreux refus qu'il a essuyés au cours de sa carrière. Pour lui, un film ne devrait pas systématiquement réinventer le langage cinématographique, mais « raconter une histoire puissante de la façon la plus simple possible. » (p. 209) Si le cinéma n'est pas le centre d'*Un très mauvais ami*, il y est toutefois beaucoup question du rapport à l'art en général. En évoquant les toiles de Spierenburg, Falardeau précise que « créer de la beauté dans un monde de merde comme le nôtre est une des choses les plus importantes. » (p. 87) Par ailleurs, Falardeau, dans ses dernières lettres, effectue un rapprochement pour le moins surprenant entre l'art et le sacré : « L'art est vraiment quelque chose de grand comme une grâce ou comme Dieu. » (p. 241)

Inscrit en note de bas de page, le discours, inédit à notre connaissance, que Falardeau avait écrit pour les Jutras de 2001 est une des belles découvertes du livre. S'y trouve résumée en quelques lignes toute l'essence de l'homme et les paradoxes qui l'animaient. Dans cette allocution qu'il ne prononcera pas (15 février 1839 n'a pas remporté le prix du meilleur film), Falardeau questionne et relativise d'abord la notion de compétition en art. Fidèle à ses habitudes, le cinéaste laisse tomber, en guise de conclusion, une déclaration assassine qui est à la fois une blague et le fond de sa pensée : « Ça aurait pu être pire. Y'aurait pu m'appeler pour la "personnalité de *La Presse*", c'est un journal tellement nul. » (p. 231) Du grand Falardeau.

Même si *Un très mauvais ami* n'est pas une lecture fondamentale pour comprendre l'homme et l'artiste qu'était Pierre Falardeau, il s'agit néanmoins d'un beau complément aux incontournables essais du pamphlétaire, notamment *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, *Les bœufs sont lents mais la terre est patiente* et *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance*.